

VERSIONS SOCIOLOGIQUES DE L'ORDINAIRE

PAR

Patricia PAPERMAN

La référence à l'ordinaire en sociologie a un lien assez distendu avec l'idée philosophique du langage ordinaire. Il ne serait pas impossible toutefois de faire apparaître une certaine ressemblance dans une posture de rejet à l'égard d'un langage théorique qui articule des concepts s'éloignant de l'expérience suivant des règles qui ne sont connues que des seuls initiés (par exemple le modèle structurel de la sociologie positiviste). Ce qui serait en cause c'est la position d'extériorité à partir de laquelle le monde social pourrait être décrit et expliqué. Ce rejet rassemble les analyses développées par les sociologies interprétatives, pragmatiques et celles qui comme l'ethnométhodologie soutiennent un programme de description de l'ordre social ordinaire.

Toutes font un usage plus ou moins intensif de la notion d'ordinaire.

La liste de ce à quoi s'applique « ordinaire » dans les textes représentatifs de ces sociologies, est hétérogène : on trouve des connaissances (Berger et Luckmann), des interprétations (Schütz), des situations de la vie quotidienne (Goffman), des activités pratiques et l'ordre social qu'elles organisent (Garfinkel), un sens de la justice et des sentiments d'injustice (Boltanski, Thévenot), des raisons et des justifications, des croyances et des dénonciations (je ne dénoncerai personne)¹.

1. L'apparition en France de travaux qui intègrent la notion d'ordinaire dans l'analyse sociale peut être située à partir de 1980 avec *L'invention du quotidien* de M. De Certeau, suivi en 1983 de *L'ordinaire de la communication. Le sens de l'ordinaire* sous la direction de Philippe Fritsch (CNRS, Paris). Il semble que l'ordinaire cesse d'apparaître dans les titres, après 1985 date à laquelle sont publiés *La connaissance ordinaire* de Michel Maffesoli et *Le civisme ordinaire* de Patrick Pharo. Il n'est pas inutile de rappeler qu'en 80 les premières traductions françaises de Goffman sont connues depuis plusieurs années (*Asyles* en 1968 ; *La Mise en scène de la vie quotidienne* en 1973 ; *Les rites*

Si l'on veut considérer de plus près ce qui est ainsi spécifié, il n'est pas évident d'y trouver une direction déterminée et commune sur l'usage de la notion et la façon dont elle infléchit l'enquête sociologique. Et on peut se demander si l'acceptation large et diffuse de cette notion ne tient pas en somme à la conjonction d'usages qui sont en réalité assez éloignés voire divergents.

LA CRITIQUE DES MÉTHODES PROFESSIONNELLES DE LA SOCIOLOGIE

Un premier usage schützien conteste la possibilité pour la connaissance scientifique du social de se distinguer et de se séparer radicalement de la connaissance ordinaire des membres d'une même communauté de langage. Les connaissances et les compétences scientifiques sont ramenées à leur origine commune. La différenciation entre les deux sortes de connaissance et de compétences s'élabore à partir d'un commun dénominateur. La référence à l'ordinaire reconstitue une continuité là où d'autres (Bachelard, Bourdieu) préconisent une discontinuité (la fameuse rupture épistémologique). L'enquête sociologique porte alors sur l'attitude naturelle de la vie quotidienne et la façon dont elle construit la réalité sociale. Les interprétations ordinaires de ce monde reposent sur des expériences préalables (acquises et transmises) et traitent de façon dite typificatrice les circonstances particulières de l'activité et de l'interaction. Cela veut dire qu'elles ramènent ces expériences qui contiennent des éléments nouveaux, ou singuliers, à du connu ou du familier.

L'ethnométhodologie de Garfinkel radicalise cette version phénoménologique de l'ordinaire².

Il n'y a pas de sens à concevoir l'ordre social comme une réalité indépendante de ce qui concourt à sa production. Ce que l'enquête sociologique doit élucider, c'est la fabrication sans relâche de cet ordre comme organisation repérable par chacun des participants, comme propriété reconnaissable, intelligible, analysable et rapportable (*accountable*) par les participants. L'ethnométhodologie est l'étude de l'ensemble du savoir ordinaire, des procédures, et des considérations dont se servent les membres ordinaires de la société pour comprendre, s'y retrouver et agir dans les circonstances où ils se trouvent (Heritage, 1984). En résumé, les éthnométhodes.

Pour mener l'enquête telle que l'entendent les éthnométhodologues, il est nécessaire de se prémunir des préjugés à l'égard de l'ordinaire que les théoriciens professionnels expriment sur le mode de l'ironie. Une posture d'indifférence est préconisée pour rejeter le risque de préjugés à l'égard des activités et des comptes rendus qu'en font les acteurs, ces théoriciens non professionnels de l'ordre social. Ces préjugés sont en effet le produit de l'idée - fausse - selon

(suite note 1) *d'interaction* en 1974 ; *Stigmate* en 1976). Une première sélection des *Collected Papers* d'Alfred Schütz paraît sous le titre *Le chercheur et le quotidien*, en 1987, une seconde - *Éléments de sociologie phénoménologique* - en 1998. Parmi les éthnométhodologues, le seul à avoir été très rapidement traduit est Aaron Cicourel, pour un seul de ses ouvrages *La sociologie cognitive* (1979). La traduction de Peter Berger et Thomas Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, paraît en 1986.

2. L'argument est développé de façon plus systématique dans Paperman, 2001.

laquelle l'adoption des standards procéduraux de la science n'est pas seulement une exigence de l'activité théorique, mais qu'elle peut également servir à l'organisation de l'action pratique (Sharrock & Anderson, 1991 : 51-76). L'indifférence se démarque d'une position d'enquête employant des standards d'évaluation des pratiques qui les font paraître irrationnelles (ou erronées ou déficientes), s'épargnant ainsi des erreurs de jugement quant à la valeur cognitive des croyances et des pratiques ordinaires.

L'enquête éthnométhodologique tente de restituer aux descriptions ordinaires une rationalité (la leur, une rationalité pratique). L'analyste indifférent s'abstient de corriger ce que le sociologue positiviste verrait - à tort - comme un défaut (dans les croyances et les actions). L'indifférence éclaire la scène d'action en retrouvant ce qui fait de **cette** action, de **cette** description, une expression adéquate aux circonstances, intelligible et analysable comme telle *in situ*.

La posture éthnométhodologique se démarque des pratiques professionnelles dites « correctives », l'attitude corrective venant assez logiquement se loger à la suite des méthodes utilisées.

Le rejet des critères de la rationalité scientifique donne à cette posture des accents de justicier (dans un univers où on ne les attend pas) : pas de privilège pour les standards de la rationalité scientifique ! pas d'ironie pour les membres et leurs descriptions !

Toutes ont également droit à notre attention, indépendamment d'une quelconque (pré)désignation 'officielle', discriminant entre les sujets nobles et les sujets inférieurs, entre conceptions justes et conceptions déficientes des activités sociales. Les éthnométhodes sont également distribuées dans le monde social, parmi ceux qui sont dotés d'une maîtrise du langage naturel ; elles ne sont le privilège d'aucun domaine d'activité, d'aucune conduite spécialisée, d'aucune situation en particulier.

La justice qui est ainsi rendue est une prise de position contre les standards scientifiques d'évaluation de la rationalité des activités pratiques et **un engagement à prendre (très) au sérieux la rationalité pratique.**

Cette version allégée de la posture d'enquête éthnométhodologique est une façon de dire qu'ainsi comprise et employée, l'enquête éthnométhodologique s'engage à ne pas prendre les acteurs pour des « idiots culturels », elle s'engage sur le plan épistémologique à redécouvrir l'ordre tel qu'il est et se fait ; et elle s'engage indissociablement sur le plan axiologique à souligner l'intérêt pour l'ordinaire - actions, descriptions, et raisonnement pratique - identifié comme la seule perspective dans laquelle s'accomplit "le miracle" de cet ordre et de cette cohérence.

Ce rejet de l'attitude corrective (et ironique) de la sociologie classique - aboutit à un paradoxe : l'ordre tel que le conçoit l'éthnométhodologie est toujours identifiable pour l'enquêteur attentif aux modalités de son accomplissement. Dans ses célèbres expériences (*'breaching experiments'*), Harold Garfinkel

(1967) demandait à ses étudiants de provoquer intentionnellement des perturbations dans les interactions ordinaires. Ces ruptures intentionnelles consistaient par exemple à demander à votre interlocuteur de préciser le sens de sa question « comment ça va ? » (« vous voulez dire physiquement, moralement, etc... ? ») ; ou encore à solliciter des membres de sa propre famille l'autorisation de prendre quelque chose dans le frigidaire de la maison (demande qui évidemment rompt avec les attentes ordinaires à l'égard d'un proche). Ces expérimentations montrent d'après Garfinkel comment les participants (les victimes) parviennent toujours à reconstruire un ordre d'intelligibilité dans les circonstances les plus manifestement absurdes, en leur attribuant des motifs, en les réintégrant dans un ordre interprétatif cohérent. Ce que Garfinkel appelle « ordre », c'est cette propension obstinée à rendre intelligible les incongruités de la situation, ou plutôt cette propriété des activités sociales de soutenir une intelligibilité et une analysabilité en dépit des incohérences et des irrationalités manifestes pour les participants.

Les réactions parfois violentes des participants ne sont pas rapportées au fait que les perturbations créées par l'expérimentateur constituent des atteintes à l'ordre normatif de l'interaction. Si ces perturbations sont traitées par les participants comme des désordres insupportables ou gênants, c'est selon Garfinkel qu'elles mettent en cause la possibilité d'une intelligibilité partagée. L'identification de ce qui fait ordre est une opération de l'enquêteur, indépendante de la façon dont les acteurs peuvent apprécier le caractère ordonné des activités en cours.

L'enquête éthnométhodologique ne peut reconnaître l'importance de la dimension normative qui construit et organise la compréhension ordinaire de l'ordre social ; cette normativité ne subsiste pas comme un aspect repérable de la rationalité pratique. En re-spécifiant toutes les formes d'activités comme manifestations ordonnées, l'enquête éthnométhodologique écrase la dimension évaluative de l'ordre dans son sens ordinaire. Ou la réduit à une fonction cognitive de coordination et de cohérence.

L'ordre que cette analyse restitue fait de la compétence des membres à juger et à évaluer un élément accessoire, contingent. Ni idiots culturels, ni irrationnels, les acteurs n'ont plus de capacité d'évaluation ou de capacité critique. L'usage éthnométhodologique prend comme secondaire la diversité des évaluations de l'ordre social en situation. Ce qui est premier ce sont les méthodes permettant aux participants de reconnaître « ce qui se passe », et de se convaincre mutuellement qu'ils sont partie prenante d'une réalité commune. Ces méthodes sont communes aux membres. L'« ordinaire » dans ce sens est une évaluation faite à partir d'une position extérieure à la scène d'action soulignant ce qui est commun, routinier, non réflexif. Cet usage de la notion d'ordinaire réduit la diversité des évaluations de ce qui fait « ordre », la ramène à un commun dénominateur indifférencié. De ce fait elle disqualifie ou plutôt dénie la pertinence, pour l'analyse, d'un rapport à l'ordre social qui s'exprime ou se manifeste par un sens tout aussi « ordinaire » du désordre.

L'ARRANGEMENT DES DÉTAILS : INTERACTION ET EXPRESSION

Si l'intérêt pour l'ordinaire est bien une façon pour les sociologues de se recentrer sur le problème de l'ordre social, il ne se résume pas à cette focalisation sur les méthodes du sens commun. Il emprunte d'autres voies plus attentives aux sortes de désordres susceptibles d'organiser l'enquête sociologique et de redonner à l'idée d'ordre social un sens qui soit en continuité avec les expériences des acteurs. Cette attention aux désordres, à ce qui rend l'ordre visible comme problème, est spécialement marquée dans la sociologie de l'interaction de Goffman. Ce faisant, elle s'empare de la normativité des pratiques sociales et la remet au centre de l'analyse.

On pourrait dire de l'œuvre de Goffman qu'elle est, dans son ensemble, une exploration de l'ordinaire dans et de la vie sociale et que c'est bien cela aussi qui en fait son importance pour la sociologie. Mais si l'on regarde de plus près ce qui fait de Goffman le sociologue de l'ordinaire, on trouve, au centre, une série d'études portant sur l'ordre de l'interaction, dans lesquelles la notion d'ordinaire est incidente et ne fait pas l'objet d'une élaboration conceptuelle. On trouve en revanche – dans la traduction française au moins – de multiples rappels de l'importance de l'étude des comportements « mineurs », des « minimales interactions oubliées dès que produites », de « ce que les observateurs sérieux de la société ne recueillent jamais », de « la fange de la vie sociale » (Goffman, 1973 : 138). La force des analyses de Goffman tient en grande partie à leur capacité à dire en quoi ces fragments de la vie sociale sont des incontournables matériaux de la sociologie, y compris pour ceux qui ne leur accordent pas le statut d'objet sociologique. « Chaque fois qu'il a fallu illustrer concrètement une institution sociale ou un morceau de structure sociale, on y introduit quelques interactions pour les décorer de faits de la vie et, incidemment, pour ne pas oublier tout à fait qu'il y a des gens qui s'y agitent » (*Id.* : 11). Dans le style légèrement grinçant qui le caractérise³, l'analyste de l'interaction rappelle que les constructions les plus formelles et abstraites de la sociologie puisent leur légitimité de leur capacité à réagencer le tableau des relations entre les personnes et les groupes afin d'en améliorer la lecture. La vue sur les relations que raconte l'œuvre de Goffman n'est pas prise à une aussi grande distance que celle qu'adoptent la sociologie structurelle et l'analyse statistique ; elle semble même être prise de très près, trop diront ses détracteurs⁴. Regarder la façon dont s'agencent les mouvements des interactions en face à face,

3. Dans un autre style, une autre langue et quelques années plus tard, Michel De Certeau consacre une page de dédicace à l'homme ordinaire en ouverture de la 1^{ère} partie de *L'invention du quotidien*. « Ce héros anonyme vient de très loin. C'est le murmure des sociétés. De tout temps, il prévient les textes. Il ne les attend même pas. Il s'en moque. Dans les représentations scripturaires, il progresse. Peu à peu il occupe le centre de nos scènes scientifiques. Les projecteurs ont abandonné les acteurs possesseurs de noms propres et de blasons sociaux pour se tourner vers le chœur des figurants massés sur les côtés, puis se fixer enfin sur la foule du public » (*op. cit.* : 33).

4. Les détracteurs ne se rassemblent pas uniquement parmi les défenseurs d'une sociologie structurelle ou objectiviste. De Senett à Boltanski, la critique récurrente porte sur le formalisme de Goffman, un formalisme qui le rendrait insensible aux conditions historiques, sociales qui encadrent les relations en présence. Il ne s'agit pas d'une critique de la sociologie formelle au sens où l'entendent Goffman et Simmel – une sociologie des formes – ; mais d'une critique de l'attention exclusive aux 'formes' des relations sociales comme si ces formes ne devaient rien aux conditions historiques, culturelles dans lesquelles elles apparaissent et se maintiennent.

c'est certes prêter attention à des « détails » — « regards, gestes, postures, énoncés verbaux que chacun ne cesse d'injecter intentionnellement ou non » (Goffman, 1974 : 7), dénués de pertinence dans les paradigmes de la sociologie « normale ». Mais ces détails prennent une signification sociologique considérable puisqu'il s'agit alors avec cette nouvelle échelle d'analyse de décrire les principes élémentaires de sociation (Concin, 1996 : 93 et 145-163).

À la différence du programme radical de l'ethnométhodologie qui semble, elle aussi, opter pour la vue de très près, l'analyse de l'interaction donne une grande importance au désordre, ou plutôt aux désordres au pluriel : émois, embarras, honte, trac dans les rencontres (Goffman, 1974 : 87-100), empiétements, intrusions, offenses (Goffman, 1973, t. 2 : §2, 3, 4), accrocs à la surface lisse des « apparences normales » (*Id.*, t. 2 : § 6), qui nous font éprouver la fragilité de ce qui fait ordre et notre vulnérabilité en présence d'autrui.

Dans le vocabulaire goffmanien, ces événements ne sont ni anormaux, ni exceptionnels, mais inhérents à l'ordre de l'interaction, à ce domaine constitué par « cette classe d'événements qui ont lieu lors d'une présence conjointe et en vertu de cette présence conjointe » (Goffman, 1974 : 7).

En effet, la difficulté de toute interaction — qu'elle soit de courte durée ou se prolonge en une conversation, qu'elle implique des inconnus dans les lieux publics ou des connaissances autour d'une table — réside dans l'équilibre délicat de l'ajustement des uns et des autres. Plus exactement, dans la façon dont chacun des présents maintient un niveau d'engagement qui soit en adéquation avec celui des autres. Ou encore manifeste une attention aux autres, quels qu'ils soient, qui préserve la face⁵ de chacun. « L'individu a généralement une réponse émotionnelle immédiate à la face que lui fait porter le contact avec les autres (...). En général, l'attachement à une certaine face, ainsi que le risque de se trahir et d'être démasqué, expliquent en partie pourquoi tout contact avec les autres est ressenti comme un engagement » (*Id.* : 10).

Considérons la conversation : « d'une part on exige des participants qu'ils se laissent spontanément absorber par ce qui se dit ; mais d'autre part, ils sont obligés de se contrôler afin d'être toujours prêts à tenir leur rôle dans la communication et toujours attentifs aux questions délicates qui risqueraient de provoquer un malaise. D'un côté, ils sont forcés d'obéir à toutes les règles de conduite qui s'appliquent, et de l'autre, il leur faut prendre assez de libertés pour éveiller ne serait-ce qu'un peu d'animation. De telles obligations paraissent contradictoires et exigent de chacun un équilibre dans la conduite si délicat et si précaire que le détachement et le malaise en sont les conséquences typiques. » (*Id.* : 118).

Les risques de la conversation ou la difficulté de l'exercice du point de vue de l'interaction tiennent aux règles elles-mêmes, qui prescrivent ou proscrivent des conduites contradictoires. Ces règles ou ces exigences portent sur l'engagement

5. La face est « la valeur sociale positive qu'une personne revendique effectivement à travers la ligne d'action que les autres supposent qu'elle a adoptée au cours d'un contact particulier » (Goffman, 1974 : 9).

ou l'implication de chacun dans l'action ou l'affaire commune. Mais ce n'est pas seulement leur caractère contradictoire qui déstabilise l'engagement : « S'engager spontanément, lorsqu'il s'agit d'un devoir envers soi-même ou envers autrui, est une tâche délicate, comme nous l'ont appris les corvées et les travaux dangereux. Les actes doivent tomber en accord avec les obligations, mais en un sens, on ne peut pas agir *afin* de satisfaire à celles-ci, car un tel effort exigerait que l'on détourne son attention de la conversation pour la porter sur le problème de s'y engager spontanément. C'est dans cette part d'impulsion non rationnelle, non seulement tolérée mais réellement indispensable, que nous voyons combien l'ordre de l'interaction diffère des autres types d'ordre social » (*Id.* : 103).

L'engagement spontané qui donne aux rencontres et aux conversations heureuses l'allure d'« une *unio mystica*, une transe socialisée » (*Id.* : 101) est compris d'abord en considérant l'importance des émotions c'est-à-dire de leur expression dans l'interaction : « Lorsque un individu s'absorbe entièrement dans le discours et donne l'impression de ne plus avoir un contrôle suffisant de ses émotions et de ses actes, quand, en d'autres termes, le monde de l'interaction se fait trop réel à ses yeux, il provoque en général un déplacement de l'attention chez les autres, qui le reportent sur lui et oublient le sujet de la conversation (...) un engagement exagéré a pour effet de disqualifier momentanément l'individu comme interagissant : les autres doivent s'adapter à son état alors qu'il est devenu incapable de s'adapter au leur. » (*Id.* : 109).

Les engagements des participants sont aussi ambigus et fluctuants que le sont les exigences de l'interaction. L'ordre de l'interaction se décrit mieux comme une remise en ordre continue, jamais assurée de son succès, exacerbant l'interdépendance entre les protagonistes, soulignant les disparités de compétences interactionnelles. Les expériences qui nous font reconnaître les rencontres réussies comme de petits miracles sont plutôt celles – en négatif – où l'on ne trouve ni le degré/niveau adéquat d'engagement, ni la sensibilité à la présence des autres, quel qu'ils soient. Les conséquences en sont multiples – du malaise, à l'ennui et au repli sur soi et à travers elles, l'échec à maintenir un sens de la réalité en commun. « Quand, par la suite d'un incident, l'engagement spontané est mis en danger, c'est la réalité qui est menacée. Si l'avarie n'est pas détectée, si les participants ne parviennent pas à se réengager comme il convient, l'illusion de réalité se brise, la minutie du système social qu'avait créée la rencontre se désorganise, les participants se sentent déréglés, irrécels, anormaux » (*Id.* : 119).

De la même façon, les « désordres » sont inhérents aux interactions non centrées autour d'un foyer commun d'attention. Goffman s'intéresse surtout alors aux co-présences anonymes dans les lieux publics, co-présences signifiant une prise en compte ou une orientation minimales aux autres présents, avec lesquels il n'y a pas a priori de contact. Ces co-présences, configurées par les « formes égocentriques de la territorialité » et les « propriétés rituelles des personnes » donnent prise en permanence à des événements perturbateurs :

« En premier lieu, chaque fois que des individus se trouvent mutuellement en présence, leurs territoires du moi tendent sur la scène un vaste filet de clôtures que chacun d'eux est particulièrement bien équipé pour franchir. C'est l'assurance que

les circonstances produisent continuellement des configurations potentiellement offensantes qui n'étaient pas prévues ou pas souhaitées. Deuxièmement, les inconnus qui se croisent empiètent sans cesse les uns sur les autres, momentanément et de façon muette, et il s'ensuit que chacun est sans cesse surpris par les autres dans des actes dont le sens dépend du développement auquel les témoins n'ont pas le temps d'assister » (Goffman, 1973, t. 2 : 110).

Ces événements inhérents à l'interaction, sont à la fois inévitables et transformables, ces transformations mêmes faisant de l'interaction une (petite) histoire ouverte aux particularités des situations. Mais l'analyse qui en rend compte n'en modifie pas la texture, c'est-à-dire la qualité particulière de l'occurrence pour les participants : l'impression d'avoir été témoin ou victime ou auteur d'un raté, d'une gaffe, d'un faux-pas, d'une offense pour reprendre les termes précis de Goffman. En se focalisant sur ces petits incidents, tels qu'ils sont éprouvés par les participants, l'analyse de l'interaction donne ainsi consistance à ce que la notion d'ordre doit à celle d'ordinaire. Lorsque la sociologie traditionnelle du contrôle social analyse ces incidents en termes de violations des règles sociales, elle ne peut rendre compte de leur spécificité – c'est-à-dire du fait que les supposés écarts aux règles n'appellent pas tant des sanctions, ici diffuses, que des *réparations*. Une analyse en termes de sanction donne une place centrale aux attitudes réactives émergeant dans ces contextes, en particulier aux expressions de désapprobation ; mais elle perd précisément ce que ces expressions suscitent alors comme réponse, c'est-à-dire le type d'échange qui se produit dès lors qu'un incident de ce type aura perturbé le contact ou la co-présence. Ces désagréments propres à l'interaction s'ils manifestent un rapport défectueux aux règles ne suscitent pas davantage des réponses qui seraient en quelque sorte des « corrections » comme s'il s'agissait d'erreurs qu'il conviendrait de rectifier avec la « bonne » réponse ou la bonne réaction. Une telle conception laisse de côté l'essentiel de ce qui se passe dans l'interaction du point de vue des protagonistes : la possibilité que ces micro-événements soient perçus comme des atteintes à la face, et traités comme exigeant réparation. La remise en ordre – l'activité réparatrice – n'est ni corrective, ni répressive. Elle est d'ordre rituel : elle implique que soit confirmé le souci du dommage à la face.

En se focalisant sur l'activité réparatrice, l'analyse de l'interaction peut penser ensemble l'ordre et la vulnérabilité des personnes. Exposées aux atteintes de la face dans les interactions centrées, mais aussi dans les situations de simples co-présences qui à la différence des premières ne mobilisent pas de mécanismes d'engagement mutuel, les personnes sont essentiellement vulnérables. Cette vulnérabilité, même si elle n'est pas exclusivement une vulnérabilité physique, est cependant indissociable de la présence des corps sur un territoire ouvert à des usages multiples, ni totalement contrôlables ni prévisibles. C'est le cas en particulier des rencontres avec des inconnus dans les lieux publics, propices aux atteintes et dangers potentiels liés à la territorialité. Le modèle éthologique adopté pour décrire l'organisation sociale de cette vulnérabilité n'a pas pour effet d'écraser la normativité des conduites. « Où que soit un individu, où qu'il aille, il doit emporter son corps avec lui. Cela signifie que tout ce que les corps peuvent faire de mal et tout ce à quoi ils peuvent être vulnérables l'accompagne également »

(Goffman, 2002 : 109)⁶. Les individus réagissent continuellement à ce qui fait obstacle à leurs affaires en cours, en distinguant pratiquement les « risques impersonnels (...) qui ne visent pas spécifiquement ceux qui en sont victimes » et les « risques sociaux, c'est-à-dire ceux qui sont considérés comme le produit d'une intention malveillante » (*Ibid.*). La question de l'ordre – social, public – se pose pour les acteurs quand leur route ou leurs projets sont interrompus par la perception d'un « détail » jetant le doute sur les intentions de l'autre.

La fragilité de l'ordre de la vie en public telle que la comprend Goffman est d'abord le corollaire de la vulnérabilité des corps. « La caractéristique habituelle de toute vie publique, en particulier celle qui se produit chaque fois que des individus qui ne se connaissent pas se trouvent mis en présence immédiate des uns et des autres – est que le penchant à exploiter la vulnérabilité immédiate des autres est refoulé, si ce n'est réprimé » (*Id.* : 108-109).

L'activité réparatrice est comprise dans le contexte de cette vulnérabilité qui fait surgir le doute sur les intentions, exacerbant le souci de la face (la sienne et celle d'autrui) : « il est utile de supposer que la personne agissante et ses témoins peuvent imaginer (avec un certain accord mutuel) une ou plusieurs 'pires lectures possibles', c'est-à-dire une ou plusieurs interprétations de l'acte qui en exacerbent le caractère offensant ou les implications avilissantes. Je nommerais 'offense virtuelle' cette pire signification imaginable. Je choisis ce nom parce que très souvent la meilleure façon de comprendre l'activité réparatrice qui suit un acte potentiellement offensant est de supposer que la personne agissante avait en tête ces pires lectures possibles en tant qu'objets de sa réponse pratique » (Goffman, 1973, t. 2 : 113).

L'exigence de réparation s'applique aussi au mobilier ou aux objets du territoire, plus précisément à leurs usages configurant les rapports entre des « ayant droits ».

Les offenses potentielles suscitent de continuels travaux de réparation ; elles constituent la trame de la vie sociale en public, fournissant le motif des échanges – réparateurs ou confirmatifs – qui se développent selon un cycle producteur de réparation. L'ordre des relations en public repose sur la confiance dans ces co-présences, confiance entretenue par la production ininterrompue de réponses réparatrices à des offenses potentielles. Que ces réparations s'interrompent, et les offenses deviennent réelles. Ordre, ordinaire et confiance – intimement imbriqués – vacillent ensemble.

On comprend pourquoi les sociologues français qui ont étudié les troubles de l'ordre public et le sentiment d'insécurité se sont appuyés sur Goffman (en particulier celui des « apparences normales »), se démarquant ainsi des analyses plus traditionnelles de l'ordre public. Celles-ci s'appuient sur des statistiques officielles construites à partir des définitions légales de l'ordre et du désordre. L'enquête sur les définitions ordinaires de l'ordre public souligne leur écart

6. Publié en 1977 par Kluwer academic publishers, ce texte a été traduit en français par Hervé Maury.

d'avec les définitions légales de l'ordre et du désordre et la complexité des rapports entre ces deux faces de la question. C'est dans ce sens faible, comme terme s'opposant à légal ou officiel, que l'ordinaire est devenu un terme courant du vocabulaire sociologique.

Une sociologie de l'ordinaire en un sens moins vague ou général suppose de redonner toute son importance à l'analyse de l'ordre rituel comme ordre expressif. Les deux termes sont pour Goffman substituables. On a souvent compris l'intérêt de Goffman pour la métaphore dramaturgique comme une façon de montrer que les interactants étaient orientés principalement par la production et la gestion des impressions sur autrui. Mais les implications de ce souci de l'impression n'ont pas été déployées en conséquence. Car ce qui le rend prégnant et perceptible dans l'organisation des rencontres, c'est le travail expressif qu'il génère comme condition nécessaire de toute rencontre.

« Dès qu'elle pénètre dans une situation où elle reçoit une certaine face à garder, une personne prend la responsabilité de surveiller le flux des événements qu'elle croise. Elle doit s'assurer du maintien d'un certain ordre *expressif*, ordre qui régule le flux des événements, importants ou mineurs, de telle sorte que tout ce qu'ils paraissent exprimer soit compatible avec la face qu'elle présente » (Goffman, 1974 : 13).

« J'ai avancé que cette activité réparatrice est un trait constant des interactions ordinaires et que, en fait, à travers des échanges rituellement délimités, elle fait passer la charpente organisatrice des rencontres. Les échanges rituels, surtout les échanges réparateurs, articulent le comportement, dans le flux duquel ils introduisent des coupures fonctionnellement unifiées » (Goffman, 1973, t. 2 : 178).

Goffman explore un ordre cérémoniel qui est loin d'être purement formel. Contrairement à ce qu'une lecture rapide ferait voir, les règles enjoignant de ne pas porter atteinte à la face, la sienne et celle d'autrui, demandent davantage qu'une conformité de surface. D'une part pour être réussie une réparation doit manifester activement cette relation aux règles et non paraître comme une relation imposée ou contrainte. Ensuite, parce que ces échanges rituels déterminent une part conséquente de l'identité morale et sociale de la personne. « Il est clair que, alors qu'il y a une grande variation dans la façon dont les individus défendant les valeurs communes quant aux qualités désirables, il y a une variation incroyablement faible dans le besoin qu'ils ont, semble-t-il, de faire la remarque, verbalement ou par gestes, de tout écart que les autres pourraient discerner entre leurs pratiques et ces valeurs. Les valeurs centrales ne démangent pas beaucoup mais tout le monde se gratte » (*Ibid.* : 178-179).

L'ordre de l'interaction est un ordre expressif. Les gestes, regards, paroles ou silences composés dans et par un idiome rituel sont des mouvements orientés vers autrui ; ils rendent les rencontres plus ou moins heureuses ou malheureuses, les co-présences dans les lieux publics paisibles ou inquiétantes ; et ceci dépend de la façon dont sont traités les inévitables malentendus surgissant de la perception de ces expressions. Cet idiome fait prendre les malentendus sous l'espèce de ratés potentiellement dommageables. Les performances ne peuvent s'aider que

des réactions des autres instruisant mutuellement de leur échec ou de leur succès. L'expression de l'attention aux autres est suspendue à la perception de leurs réactions, de leur conduite comme réactive. L'ordre se construit de ces expressions ; leur absence ou leurs défaillances activent des réactions appelant des réparations. Le souci du dommage causé à autrui n'est pas forcément activement partagé. Mais ce souci n'en demeure pas moins une norme pour l'interprétation, qui rend inquiétante ou remarquable son absence, par exemple dans un mot d'excuse qui ne vient pas.

ORDINAIRE POUR QUI ?

Le recentrage opéré par Goffman sur l'organisation normative et expressive de l'interaction différencie sérieusement cette conception de l'ordinaire de celle qui semble caractéristique du pari radical de l'ethnométhodologie. La ritualisation des échanges ordinaires constitutive de l'interaction n'est pas imperméable aux dimensions différenciatrices des appartenances sociales. L'idiome rituel s'inscrit dans une configuration sociale, institutionnelle où elle puise ses ressources expressives, comme le montre l'analyse de l'arrangement des sexes : « des pratiques institutionnelles profondément enracinées ont pour effet de transformer les situations sociales en des scènes où les deux sexes représentent des comportements de genre (*genderisms*), nombre de ces représentations prenant une forme rituelle qui exprime des croyances sur la nature humaine différentielle des deux sexes, tout en donnant des indications sur la manière dont on peut s'attendre à ce que les comportements entre les deux sexes soient coordonnés » (Goffman, 2002 : 104).

En s'appliquant aux relations de genre, l'analyse de l'interaction semble soutenir une approche quasi explicative de l'ordinaire, de ce qui est tenu pour allant de soi. Ce qui pourrait se lire comme la visée explicative de l'analyse de l'interaction s'appuie dans ce cas sur les descriptions des processus de production continue du genre dans les interactions, l'expression réitérée de sa pertinence dans les situations les plus variées.

Mais une telle entreprise ne se conçoit que dans un monde social où le genre n'est déjà plus tout à fait pris comme allant de soi, sous l'effet des mouvements extérieurs au domaine académique - comme prend soin de nous le rappeler l'auteur⁷. Il semble bien que se dessine ici un problème des sciences sociales dont les versions goffmannienne et ethnométhodologique n'ont pas su prendre la mesure. Ces versions amorcent et centrent l'enquête soit sur les méthodes de la connaissance commune concourant à produire un sens d'une réalité sociale partagée ; soit sur les complexités de l'interaction, du maintien d'une réalité commune, dont les expressions rituelles sont une pièce maîtresse. Dans les deux cas, elles prennent le risque de passer à côté de la diversité des expériences du monde

7. Goffman note sans s'en étonner vraiment que les chercheurs en sciences sociales n'ont pas poussé la curiosité jusqu'à tirer les implications de cette idée sociologique récente du sexe comme rôle social acquis, joué, transmis, et continué à « agir comme tout un chacun, confirmant aveuglément par leur conduite personnelle ce que, précisément, certains d'entre eux étaient censés pour le moins, étudier » (Goffman, 2002 : 42).

social, « un *datum* inconditionnel » (Smith, 1990 : 11-28), à partir duquel commencer l'enquête. « Si nous la [l'enquête] commençons à partir du monde tel que nous en faisons l'expérience et si nous tentions de l'analyser et de rendre compte de sa facture, il nous faudrait poser que d'autres ont une expérience qui n'est pas identique à la nôtre » (*Id.* : 27).

Cette supposition serait en effet première pour éviter de prendre ce qui paraît aller de soi pour une évidence partagée. Pour une sociologie faisant « du monde de la vie quotidienne sa problématique »⁸, la possibilité de problèmes ou d'évidences non partagés cesserait peut-être de paraître incongrue.

8. « Une sociologie alternative serait un moyen pour chacun de comprendre comment le monde nous apparaît et comment il est organisé en sorte qu'il nous arrive comme il le fait dans notre expérience. Une sociologie alternative, du point de vue des femmes, fait du monde de la vie quotidienne sa problématique » (Smith, 1990 : 11-28).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Berger, P. & Luckmann T. (1986) *La construction sociale de la réalité*, Paris : Méridiens Klincksieck.
- Boltanski, L. & Thévenot, L. (1990) *L'amour et la justice comme compétences. Trois essais de sociologie de l'action*, Paris : Métailié.
- Certeau, M. (de) (1980) *L'invention du quotidien*, Paris : U.G.E, coll. 10/18.
- Certeau, M. de & Giard L. (1983) *L'ordinaire de la communication*, Rapport au Ministère de la Culture. Paris : Dalloz.
- Cicourel, A. (1979) *La sociologie cognitive*, Paris : P.U.F.
- Concin, B. (1996) *Les sens sociaux : trois essais de sociologie cognitive*, Paris : Economica.
- Fornel, M. (de), Ogien, A. & Quéré, L. (dirs.) (2001) *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris : La Découverte.
- Fritsch, P. (dir.) (1983) *Le sens de l'ordinaire*, Paris : Ed. du CNRS.
- Garfinkel H. (1967) *Studies in Ethnomethodology*, Cambridge : Polity Press.
- Goffman, E. (1968) *Asiles*, Paris, Éditions de Minuit.
- Goffman, E. (1973) *La Mise en scène de la vie quotidienne* tome 1 : La présentation de soi ; t. 2, Les relations en public, Paris : Ed. de Minuit.
- Goffman, E. (1974) *Les rites d'interaction*, Paris : Ed. de Minuit.
- Goffman, E. (1976) *Stigmate. Usages sociaux d'un handicap*, Paris : Ed. de Minuit.
- Goffman, E. (2002) *L'arrangement des sexes*, Paris, La Dispute.
- Heritage J. (1984), *Garfinkel and Ethnomethodology*, Cambridge : Polity Press.
- Maffesoli, M. (1985) *La connaissance ordinaire*, Paris : Librairie des Méridiens, Ed. Klincksieck.
- Paperman, P. (2001) Indifférence, neutralité, engagement, in M. de Fornel, A. Ogien & L. Quéré (dirs) *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris : La Découverte.
- Pharo, P. (1985) *Le civisme ordinaire*, Paris : Librairie des Méridiens / Ed. Klincksieck.
- Sharrock, W. & Anderson B. (1991), Epistemology : professional scepticism, in : G. Button (ed.), *Ethnomethodology and The Human Sciences*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Schütz, A. (1987) *Le chercheur et le quotidien*, Paris : Méridiens-Klincksieck.
- Schütz, A. (1998) *Eléments de sociologie phénoménologique*, Paris : L'Harmattan.
- Smith, D. (1990) Women's experience as a radical critique of sociology, in : D. Smith *The Conceptual Practices of Power*, Boston University Press.

